Zeitschrift: Schweizer Soldat : Monatszeitschrift für Armee und Kader mit FHD-Zeitung

Herausgeber: Verlagsgenossenschaft Schweizer Soldat

Band: 11 (1935-1936)

Heft: 25

Artikel: Après le dernier "camp"

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-711108

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Geb.San.Abt. 13 vom 28. Sept.—10. Okt.
Geb.Vpf.Kp. III/3 vom 28. Sept.—10. Okt.
Geb.Tr.Kol. I/3 vom 28. Sept.—10. Okt.
4. Division: J.R. 21 vom 28. Sept.—10. Okt.
Frd.Mitr.Abt. 4 vom 28. Sept.—10. Okt.
Drag.Abt. 4 vom 28. Sept.—10. Okt.
Rdf.Kp. 4 und 24 vom 28. Sept.—10. Okt.
F.Art.Abt. 13 vom 25. Sept.—10. Okt.
Geb.Bttr. 5 vom 28. Sept.—13. Okt.
Geb.Bttr. 10 vom 25. Sept.—10. Okt.
Sap.Kpn. I, II, III/4 vom 28. Sept.—10. Okt.
5. Division: Geb.J.Bat. 87 vom 28. Sept.—10. Okt.
Geb.J.R. 30 vom 28. Sept.—10. Okt.
Geb.Sap.Kp. IV/5 vom 28. Sept.—10. Okt.
Tg.Kp. 5 vom 14.—26. Sept.
Geb.Tg.Kp. 15 vom 28. Sept.—10. Okt.
6. Division: Manöver-W.K. vom 14.—26. Sept. (Art. vom 11.—26. Sept.)
San.Kp. II/6 vom 18.—30. Sept.
Sch.J.Kp. II/6 vom 28. Sept.—10. Okt. (Schießschule Wallenstadt).
Festungsbesatzungen: Fest.Art.Abt. 3 vom 25. Sept.—10. Okt.
Fest.Art.Abt. 5 vom 25. Sept.—10. Okt.
Fest.Art.Kp. 15 vom 25. Sept.—10. Okt
Mot.Art.Abt. 2 vom 25. Sept.—10. Okt.
Mot.Art.R. 7 vom 11.—26. Sept.
Armeetruppen: Kav.Br. 3 vom 14.—26. Sept.
Rdf.Abt. 3 vom 14.—26. Sept.
Sch.Art.R. 2 vom 25. Sept.—10. Okt.
Bal.Kp. 3 vom 25. Sept.—10. Okt.
Pont.Bat. 1 vom 31. Aug.—12. Sept.
Fk.Kp. 3 vom 14.—26. Sept.
Flieger-Kp. 3 vom 7.—22. Sept.
Bäcker-Kp. 4 vom 28. Sept.—10. Okt.
Bäcker-Kpn. 8 und 9 vom 14.—26. Sept.

Landwehr.

3. Division: Geb.J.R. 46 vom 28. Sept.—10. Okt.
4. Division: J.Pk.Kp. 11 vom 28. Sept.—10. Okt.
F.Art.Pk.Kp. 13 und 14 vom 28. Sept.—10. Okt.
Art.Sm.Ko. 4 vom 28. Sept.—10. Okt.
Geb.Art.Pk.Kp. 4 vom 28. Sept.—10. Okt.
6. Division: Rdf.Kp. 26 vom 14.—26. Sept.
Festungsbesatzungen: Fest.Art.Abt. 3 vom 25. Sept.—10. Okt.
Fest.Art.Abt. 5 vom 25. Sept.—10. Okt.
Fest.Art.Kp. 15 vom 11.—26. Sept.
Mot.Art.Abt. 2 vom 25. Sept.—10. Okt.
Mot.Art.R. 7 vom 11.—26. Sept.
Armeetruppen: Fk.Kp. 3 vom 14.—26. Sept.

Après le dernier „camp"

J'ai pris le chemin de la campagne, et je me suis arrêté devant la ferme trapue de mon ami Duboux.

Une laie, grognonnant dans la terre grasse, s'effaroucha à mon aspect, ce qui occasionna tout un remue-ménage dans le poulailler et attira, sur la porte de l'écurie, Duboux lui-même, qui achevait de gouverner.

Il vint à moi, un franc sourire illuminant sa face hâlée par le soleil. Sans phrases, nous avons uni nos mains en une solide accolade, et, quelques minutes après, assis côte à côte sur le banc vermoulu qui, de tout temps, a dû occuper la même place, sous l'auvent, à côté de la porte d'entrée, nous nous sommes dit le plaisir que nous avions de nous revoir.

Deux moutards joufflus, au sang vigoureux, s'étaient campés à quelques pas et me considéraient d'un air prodigieusement intéressé et vaguement inquiet. Mais, quand ils furent bien convaincus que le sac de papier qui bâillait dans ma poche contenait bel et bien du chocolat, ils ne firent plus aucune difficulté pour se hisser sur mes genoux. Nous ne tardâmes pas d'être les meilleurs amis du monde. Tout occupé à répartir mes friandises, je dis à Duboux:

— Te souviens-tu, mon vieux, des bonnes fins de journées au service? Le crépuscule descendait doucement sur la campagne, comme aujourd'hui. L'ombre bleue se tassait au creux des vallons. Le soleil sombrait derrière la croupe du Jura, mettant aux nuages qui couraient au ciel une dernière frange d'or. Devant la grange que la prévoyance de nos chefs avait désignée pour nous servir de gîte, nous étions assis, pêle-mêle, sur un mur ou sur un vieux banc. Au centre d'un groupe recueilli, Chevalley versait à la ronde le liquide doré d'un litre de bon vieux.

Celui-ci s'affairait auprès de sa capote, qu'il avait suspendue à un clou de la porte et qui étalait des taches suspectes; celui-là vérifiait le contenu de son sac à pain et constatait mélancoliquement que sa gourde était vide. Sur la paille, Durussel, le berger blond, dormait déjà, la bouche ouverte, avec un air d'indicible satisfaction. Et nous causions tranquillement, oublieux des fatigues de la journée et ne songeant qu'à la douceur de l'heure présente. C'était rudement bon, n'est-ce pas, mon vieux?

Et Duboux, poursuivant une idée qui, depuis mon arrivée, semblait le tracasser, a répondu:

— Ce qui m'étonne, c'est de te voir ici, chez moi, un de mes cigares à la bouche et mes enfants sur tes genoux. Nous causons comme des amis du même village. C'est tout comme si j'avais Parisod à côté de moi. Tu sais bien, Parisod! notre camarade de service, agriculteur comme moi. Il demeure par là derrière.

— Je me rappelle, ai-je dit. Mais Duboux continuait:

— Et, pourtant, nous ne sommes pas semblables. Je suis là, mal peigné et mal rasé, les mains rugueuses et brunies. Je parle mal. Pardi! je cause toute la journée avec mes cochons, mes poules et ma vache.

Toi, tu as passé toute ta vie à la ville. Tu portes des cols qui m'écorcheraient la nuque et des bottines qui blesseraient les pieds de ma femme. Je parie que dans une de tes poches, il y a des gants de peau.

— Parbleu! dis-je.

— Tu parles comme un avocat, tu écris dans les journaux, tu tutoies des gens qui sont professeurs à l'Université ou députés au Grand Conseil. Et, pourtant, nous sommes là, sous mon toit, comme deux amis qui se comprennent et s'estiment également.

— Mais, Duboux, nous ne sommes pas si dissemblables que certaines apparences pourraient le faire croire. Nous sommes d'une même race. Le sang qui coule dans tes vaines est du même rouge que le mien, et c'est le même ciel qui se reflète dans nos yeux.

Pardi! je sais bien que nous sommes deux Vaudois. Seulement, nous autres de la campagne, qui vivons entre notre écurie et notre bout de champ, qui remuons la terre et le fumier, nous nous méfions toujours un peu des messieurs de la ville. Nous savons que ce sont des Vaudois, mais nous avons un peu l'idée qu'ils sont différents de nous.

Mais, depuis que je te connais, que je connais Würgler, le photographe, et que je connais Chessex, l'ingénieur, je pense autrement, et je me demande d'où ça vient. Je mis alors une main sur l'épaule de Duboux, et je lui dis doucement:

— Ça vient du service militaire.

— Tu crois? interrogea-t-il.

— J'en suis sûr.

Rappelle-toi, ami, le matin ensoleillé où nous nous sommes rencontrés sur la place de Morges, pour la première fois. Sauf que j'avais la taille plus mince et toi les bras plus noueux, nous étions comme deux frères sous notre équipement uniforme, les épaules un peu voûtées, sous le poids de nos sacs également bourrés à éclater. Et, dans la foule des soldats qui se hâtaient vers le lieu de rassemblement, nous avions — parce que c'était notre premier cours de répétition — le même air gauche et timide. Alors, comme nos képis portaient le même numéro, la même cocarde et le même pompon vert et blanc, nous avons marché côte à côte.

— Tu es de la deux du huit? t'ai-je demandé, pour dire quelque chose. Et tu m'as répondu:

— Oui, on veut tâcher de s'y plaire pour que le temps passe plus vite.

(A suivre.)